

le logiciel libre face à la dépression économique : enjeux de la maîtrise de l'employabilité des développeurs en LL

Intervention Emmanuel Antoine (cqmd), RMLL 2009, Nantes

Regard croisé à travers l'expérience de la S.C.O.P; « neuronnexion »

Issu d'une communauté d'informaticiens, souhaitant bénéficier de produits de qualité adaptés à leurs usages, là où des logiques de concentration imposent un usage normé de l'informatique, sans autoriser à l'utilisateur l'accès aux codes source du logiciel (au nom de la protection de la propriété intellectuelle), le Logiciel Libre a manifestement considérablement évolué. La convivialité des distributions proposées aujourd'hui (Mandriva, Ubuntu...), la qualité et la diversité des applications disponibles (et en grande partie gratuites) permet aux logiciels libres de s'adresser à un large public.

L'absence de stabilité des distributions propriétaires et le profilage marketing m'ont invité à réfléchir à ma relation avec ces technologies et à l'usage que j'en ai au quotidien. Toutefois, le changement culturel de la relation à l'informatique n'est pas évident, vis à vis d'utilisateur (dont je suis), qui pendant des années ont été pris en charge et ne s'intéressent qu'aux usages (bureautique, internet). Comme le dit R. Stallman, je suis encore marqué par la culture consumériste et j'avoue ne pas être très exalté à l'idée de passer des heures devant mon écran à rechercher une solution. La « communauté du libre », n'est pas d'un abord très facile. On se sent un peu gêné d'être ignorant, et la formulation de question dans le forum n'est pas un exercice facile. Mais, d'un autre côté, les problèmes rencontrés notamment à travers la lecture des fichiers vidéo par exemple, permettent d'appréhender concrètement la question des supports propriétaires et des logiques d'intégration entre les éditeurs de contenu, de logiciels et les fabricants (voir le débat sur les DRM). Cela est vrai également dès que l'on se pose un certain nombre de questions sur nos habitudes de vie et nos choix d'achat. S'écarter de la culture de l'immédiateté, s'interroger sur le choix d'achat de tel ou tel produit, son mode de fabrication, son impact sur l'environnement c'est forcément résister à une société de consommation qui vous prend individuellement en charge (à condition d'être suffisamment solvable pour contracter a minima un crédit à la consommation)

A titre d'exemple, quand avec un copain nous avons voulu acheter un portable avec une exigence écolo (le recyclage des composants) et sans logiciel Microsoft intégré, nous n'avons pas pris le chemin de la facilité, ni de la rapidité.

Sur un plan professionnel, je suis directeur d'une agence de développement « Quatre Mâts Développement », un organisme qui existe depuis 1994 et dont l'activité principale est l'accompagnement d'initiatives professionnelles souhaitant défendre des convictions liées au développement durable et solidaire à travers une activité commerciale. Nous réalisons des formations à la création d'entreprise, des audits de conseil pour des entreprises (que leur statut soit ou non lucratif), soit en phase d'insuffisance d'exploitation, soit en phase de crise de croissance (insuffisance de fonds propres pour l'activité). Depuis sa création en 1994, Quatre

Mâts Développement a accompagné Neuronnexion, de son démarrage en association dans une cave sous le premier cyber café à Amiens en 1994, à sa transformation juridique en SCOP puis pendant la crise de l'activité (plan de redressement) en passant par la phase de développement que connaît dernièrement la coopérative.

Ce compagnonnage avec l'entreprise Neuronnexion, nous a donné envie de soumettre la question du **modèle économique du logiciel libre et la manière dont les informaticiens peuvent maîtriser l'employabilité de leur travail et plus globalement l'apport de ce que leur travail peut apporter aux mutations économiques et sociales actuelles sans que le travail soit toujours la variable d'ajustement de l'activité économique.** Cette question, qui concerne directement Neuronnexion dans son développement, est une problématique qui, nous semble-t-il, traverse la communauté du logiciel libre. C'est à ce titre qu'avec Arnaud Luquin, nous avons souhaité intervenir au RMLL.

En guise d'introduction, ce qui ma frappé au début de l'aventure de Neuronnexion, c'est la difficulté à se faire accepter dans le milieu de l'économie solidaire, par le fait même d'avoir une activité commerciale et malgré pourtant le fait d'être une coopérative. La confusion, plus ou moins délibérément entretenue entre actes de commerces et lucrativité dans ce milieu, permettait de maintenir des postures idéologiques, mais de ne jamais pouvoir aborder la question de la rétribution du travail. Notamment de ceux qui perçoivent des ressources publiques pour jouer au commissaire politique considérant que l'internet solidaire devrait être non marchand, sinon il trahirait l'esprit du net. Au final ce discours a servi de fond de sauce idéologique aux grands groupes capitalistes (Free, Alice, Orange..) pour occuper et fermer le marché de fournisseur d'accès internet. L'activité de fournisseur d'accès internet indépendant, l'éthique défendue auprès de ses clients, qui était au départ le cœur d'activité de Neuronnexion, s'est donc trouvée pénalisée. Il semble également que le Logiciel libre soit aussi victime de cette confusion entre liberté d'accès aux sources et gratuité. Derrière cette confusion entretenue se cache une idéologie qui veut que si on est passionné, on travaille de manière désintéressée. A ce sujet, la pub IBM, il y a quelques années, traduit bien cette inclinaison. Elle représentait un entraîneur de basketball qui s'adresse à son collègue à propos d'un joueur excellent « il doit être cher pour l'avoir dans l'équipe », « c'est un passionné du jeu, il est gratuit ».

Les années folles de la (petite) bulle spéculative du net : l'ère de la « nouvelle économie », des start up. 1995-2000.

La période des années délire de la nouvelle économie a été aussi un moment qui fait débat au sein de l'équipe de Neuronnexion. La question de la nature de l'activité, de la qualité de la prestation fournie, passait au second plan vis à vis de la possibilité de lever des capitaux, sur la basse de prévisionnel fumeux. Financiers et investisseurs faisaient des conférences de presse grandioses, vantant le caractère génial du dirigeant, le caractère révolutionnaire de sa société, pour convaincre les gogos d'acheter des actions sur le second marché d'une entreprise qui n'avait pas d'activité commerciale ou si peu, les actifs servant à faire la fête avec les journalistes dans les lieux de la Jet Set (Ibiza, Marrakech). Dire la vérité ou même faire une remarque de bon sens du genre « au fait, cette boîte elle vend quoi? » c'était mettre fin à la fête, au rêve de gains faramineux. Bref tout le monde se censurait car personne n'avait envie à l'époque d'être le

dindon de la farce. La fin de la partie a été sifflée par celui qui a ouvert le bal : Alan Greenpan directeur la FED.

La tentation d'accéder à de l'argent facile, quand la seule contrepartie est de se prêter au spectacle, a mis à l'épreuve Neuronnexion. Peu portée par la culture du gros profit à « très long terme », Neuronnexion était sous capitalisé et intéressait peu les investisseurs sur la base de prévisionnels plus modestes, jugés « besogneux » et manquant d'ambition, établis sur la pérennité de l'outil de travail, la qualité de la prestation et la rétribution du travail. Les salaires mirobolants qu'offrait la net économie ont aussi mis en tension les membres de l'équipe de Neuronnexion dont le niveau de rétribution était très bas, une modération salariale assumée pour préserver la société. Mais, et heureusement, la perte de la maîtrise de l'outil de travail par les coopérateurs et le changement de statut qu'imposait l'accès à ces capitaux ont permis à la société coopérative d'être épargnée par le tourbillon de l'éclatement de la (petite) bulle spéculative de l'époque.

L'avenir radieux du welfare state américain vu par les pubs de Microsoft pour accompagner les délires idéologiques d'un capitalisme sans friction, d'une société postsalariale a fait long feu. Même s'il a fallu attendre au passage l'éclatement récent d'une bulle spéculative, nettement plus grosse celle-ci, pour que le concept de classes sociales et de capitalisme refasse surface et que l'on recommence à regarder le monde à partir de sa condition sociale, y compris au niveau des cadres informaticiens des grosses boîtes.

La question de la rétribution du travail (et la maîtrise de son outil de travail)

Aborder l'économie du logiciel libre en occultant cette question, c'est se soumettre au règne des apparences. Malgré sa progression, l'économie du logiciel reste, semble-t-il, très dépendante du mécénat et du bénévolat. Les grandes entreprises qui en font aujourd'hui la promotion, le font moins pour développer une société de la connaissance, que pour contourner des situations de monopoles auxquelles elles doivent faire face et pour maintenir la mise à jour de certaines applications. Certaines sociétés ou informaticiens proposent des solutions libres d'accès pour se faire connaître, mais développent par ailleurs des solutions propriétaires.

Tout travail mérite d'être rétribué, y compris celui de l'informaticien qui contribue à améliorer un logiciel, à trouver une solution pour un client. La question reste: comment valoriser son travail dans une économie dominante fondée sur la primauté du droit de propriété, sur le mérite individuel au détriment du travail collectif, sur le partage des connaissances alors que le modèle dominant fonctionne sur l'appropriation des connaissances (en omettant au passage de citer les sources auxquelles on se réfère, les héritages dont on bénéficie).

Un modèle économique à construire en lien avec un projet de société.

Le modèle économique du logiciel libre, associé à un projet de société qui le sous tend, est donc à construire. Mais évoquer l'idée même d'un projet de société peut faire légitimement peur tellement la notion même d'idéologie est perçue comme une perte de liberté individuelle. La ligne de défense c'est de se borner à favoriser les accès à internet. Mais la société de l'information ne conduit pas naturellement à une société de la connaissance et un artifice

technologique ne crée pas forcément des libertés supplémentaires, elle les restreint plutôt comme c'est la tendance aujourd'hui (puce RFID, profilage marketing, etc.).

La culture libertaire a marqué les fondateurs de Neuronnexion. Le mythe du CCC Chaos Computer Club (allemand) et du hacker virtuose qui a inspiré Neuronnexion traduit, me semble-t-il, assez bien la culture du net. Le nom même de Neuronnexion s'inspire pleinement de cette contre culture, notamment du livre de chevet d'un des fondateurs « Le Meilleur des mondes » de Aldous Huxley*. Mais la pensée unique libérale qui détermine la nature des échanges commerciaux a conduit à dissocier la question de l'engagement de celle de l'activité économique. Entre enfermement sectaire et banalisation, le chemin a été étroit pour Neuronnexion.

L'objet social de Neuronnexion d'une part, et la nature de l'activité d'autre part, poussaient l'équipe de Neuro à avoir une posture schizophrène entre le boulot d'un côté et de l'autre l'engagement militant à titre individuel pour la promotion du libre. La récession économique en ré interrogeant le modèle économique dominant permet de réduire cette schizophrénie et de ne plus aborder l'engagement autour du Logiciel Libre comme le supplément d'âme de l'activité. C'est l'examen des pratiques et des contradictions liés à tout engagement qui, nous semble-t-il, fait avancer la question de la promotion d'une société en matière de droit et de liberté. Construire du droit, et non négocier du dérogatoire avec le «Prince », c'est forcément inscrire son action dans un projet de société, mais également nourrir le contenu de ce projet par l'examen (aussi sincère que possible) de sa pratique, en se frottant aux réalités multiples.

Je reste persuadé que le Logiciel Libre accompagne l'évolution globale de nos rapports à la consommation au regard d'impératifs économiques, sociaux et écologiques auxquels nous sommes tous confrontés, alors que la récession économique nous y contraint.

CQMD

Emmanuel Antoine

Épigraphe du livre le « Meilleur des mondes »

. « *Les utopies apparaissent comme bien plus réalisables qu'on ne le croyait autrefois. Et nous nous trouvons actuellement devant une question bien autrement angoissante : comment éviter leur réalisation définitive ?... Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Et peut-être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels et la classe cultivée rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique, moins parfaite et plus libre.* »

— Nicolas Berdiaeff